

Les Racines Retrouvées

BIOGRAPHIE NARRATIVE

*Claire Brunet
&
Auguste Bonnet*



Préambule : Deux destins qui se croisent

Quand Auguste Bonnet, 28 ans, épouse Claire Brunet, 18 ans, le 28 janvier 1907 à Lagord, deux histoires déjà marquées par le deuil se rencontrent.

Lui, jeune veuf ayant perdu sa première épouse Zélie dix-huit mois plus tôt, cherche à reconstruire sa vie.

Elle, orpheline de père depuis l'âge de neuf mois, connaît intimement le poids de l'absence.

Cette union, célébrée dans la commune natale de Claire, scelle le début d'une aventure commune qui durera près d'un demi-siècle et traversera les bouleversements majeurs du XXe siècle français.

La rencontre : entre blessures et espoir (1905-1907)

Auguste : le deuil d'un premier amour

Lorsqu'Auguste rencontre Claire, probablement en 1906, il porte encore le deuil de Zélie Amélia Emilie Carabeau, épousée en août 1904 à Puilboreau et disparue tragiquement en juillet 1905, à seulement 23 ans.

Cette perte foudroyante, moins d'un an après leur mariage, a dû profondément marquer le jeune boulanger.

À 27 ans, Auguste se retrouve confronté à une solitude pesante dans une société où le célibat prolongé est mal vu, particulièrement pour un artisan qui a besoin d'une épouse pour tenir son commerce. Car dans la boulangerie traditionnelle du début du XXe siècle, la femme joue un rôle essentiel : elle tient souvent la boutique pendant que son mari pétrit et enfourne, elle gère la caisse, sert les clients, maintient la propreté des lieux.

Claire : une jeune femme forgée par l'adversité

Claire, de son côté, a grandi dans un univers marqué par l'absence paternelle. élevée par sa mère Elisa Hortense Bouyer, veuve à 27 ans avec quatre filles, elle a certainement connu une enfance plus difficile que la moyenne.

À Lagord, petite commune aux portes de La Rochelle, la vie d'une famille monoparentale à la fin du XIXe siècle n'est pas facile : ressources limitées, stigmatisation sociale possible, travail acharné de la mère pour subvenir aux besoins.

Cette éducation a probablement forgé chez Claire une personnalité résiliente, habituée aux difficultés, capable de faire face aux

épreuves. Qualités qui seront précieuses dans la vie qui l'attend aux côtés d'Auguste.



L'union : un nouveau départ

Le mariage célébré en janvier 1907 unit donc deux êtres blessés par la vie mais tournés vers l'avenir. La différence d'âge de dix ans entre eux est typique de l'époque : les hommes devaient s'établir professionnellement avant de pouvoir fonder un foyer, tandis que les femmes se mariaient jeunes, souvent entre 18 et 22 ans.

Pour Auguste, Claire représente la possibilité de retrouver une vie familiale normale, d'oublier le chagrin, de bâtir enfin le foyer dont il rêve. Pour Claire, ce mariage avec un artisan boulanger, métier stable et respecté, offre une sécurité matérielle et sociale que sa condition d'orpheline de père rendait incertaine.

Les témoins présents à la mairie de Lagord ce jour de janvier 1907 ne peuvent imaginer que cette union durera quarante-neuf ans et donnera naissance à une lignée qui traversera tout le XXe siècle.

L'installation à Clavette : les années fondatrices (1907-1918)



Un village, une boulangerie, une vie qui commence

Après leur mariage, Auguste et Claire s'installent à Clavette, minuscule commune rurale située à une vingtaine de kilomètres au nord-est de La Rochelle, sur la route de Surgères. Ce village d'à peine 200 âmes vit essentiellement de l'agriculture céréalière et de l'élevage.

Le choix de Clavette n'est certainement pas le fruit du hasard : Auguste a probablement trouvé un emploi comme ouvrier boulanger dans l'unique boulangerie du village, ou peut-être même a-t-il

pu racheter un petit fonds de commerce. Dans la France rurale du début du siècle, chaque bourg, même modeste, possède nécessairement sa boulangerie - le pain étant la base absolue de l'alimentation populaire.

Le quotidien d'un couple de boulanger

La vie s'organise selon un rythme immuable et épuisant. Auguste se lève vers 3 heures du matin pour commencer le pétrissage. Dans l'obscurité glaciale de l'hiver ou la chaleur moite de l'été, il prépare la pâte, la laisse lever, façonne les pains, allume le four à bois et enfourne les fournées successives.

Claire, elle, se lève une heure ou deux plus tard pour ouvrir la boutique. Dès 6 heures du matin, les premiers clients arrivent : les paysans qui partent aux champs, les femmes qui viennent chercher le pain frais du petit-déjeuner. Claire pèse, emballé, encaisse, bavarde avec les clientes - car la boulangerie est aussi un lieu de sociabilité où circulent les nouvelles du village.

L'après-midi, pendant qu'Auguste dort quelques heures pour récupérer de sa nuit blanche, Claire s'occupe du ménage, de la lessive, du repas.

Le dimanche, seul jour de repos relatif, la famille se rend peut-être à la messe - la pratique religieuse reste forte dans ces campagnes charentaises du début du siècle.

Les naissances : construire une famille

C'est dans ce cadre champêtre que le couple construit sa famille. Les quatre grossesses de Claire s'échelonnent sur près de dix ans, période fertile de leur vie commune.

Marthe (20 avril 1909) : La première fille naît deux ans après le mariage. Cette naissance scelle définitivement l'union d'Auguste et Claire, efface symboliquement le souvenir de Zélie. Marthe, prénom alors très à la mode, porte peut-être le nom d'une grand-mère ou d'une tante. Claire a 21 ans, Auguste 30 ans. L'accouchement se déroule probablement à domicile, assisté par la sage-femme du canton - la médicalisation de la naissance n'en est qu'à ses débuts.

Pour Auguste, cette paternité tardive (à 30 ans, âge respectable) doit être une joie immense. Pour Claire, c'est le début d'une vie de mère qui va structurer son existence pour les deux décennies suivantes.

Éliane (18 mai 1912) : Trois ans plus tard, la famille s'agrandit. Le choix du prénom Éliane, plus moderne que Marthe, témoigne peut-être d'une évolution des mentalités. L'écart de trois ans entre les deux filles n'est pas le fruit du hasard : à cette époque, l'allaitement prolongé (parfois jusqu'à deux ans) sert de contraception naturelle, espaçant les naissances. Claire a 24 ans, elle est dans la pleine force de l'âge.

Le couple doit désormais gérer deux enfants en bas âge tout en maintenant l'activité de la boulangerie. Claire jongle entre la boutique, les lessives, les repas, les soins aux petites. La vie est épuiante mais remplie de sens.

Claude Roger Auguste (8 octobre 1914) : Cette naissance revêt une dimension particulière. Nous sommes en octobre 1914, deux mois après le début de la Grande Guerre. La France est en état de choc après la mobilisation générale du 2 août, l'invasion allemande, les batailles meurtrières de l'été, le miracle de la Marne en septembre. Auguste, âgé de 36 ans en août 1914, a-t-il été mobilisé ? Sa classe d'âge (1878) peut être appelée comme réserviste, mais les boulangers bénéficient parfois de sursis ou d'affectations à l'arrière, leur métier étant jugé essentiel pour nourrir la population. Si Auguste part au front, Claire se retrouve seule à Clavette avec deux fillettes de 5 et 2 ans, enceinte de plusieurs mois, devant faire tourner seule la boulangerie.

La naissance d'un garçon dans ce contexte dramatique prend une résonance particulière. Le choix du prénom Auguste, celui du père, n'est certainement pas anodin : dans l'incertitude de la guerre, c'est une façon d'assurer la transmission du nom, de perpétuer la lignée. Les prénoms Roger (à la mode dans les années 1910) et Auguste inscrivent cet enfant dans une double filiation, moderne et traditionnelle.

Cette naissance doit bouleverser Claire. À 26 ans, elle met au monde son premier fils dans un pays en guerre, sans savoir si son mari reviendra vivant. Les journaux relatent chaque jour les listes de morts, les villages pleurent leurs enfants tombés au front. L'an-

goisse est permanente.

Colette Marie (20 octobre 1918) : Quatre ans plus tard, ultime naissance du couple, qui intervient dans un contexte tout aussi exceptionnel. Nous sommes en octobre 1918, quelques semaines avant l'Armistice du 11 novembre. La guerre s'achève enfin, l'espoir renaît, mais la France a payé un prix terrible : 1,4 million de morts, des centaines de milliers de mutilés, des régions entières dévastées.

Fait notable : Colette naît à La Rochelle et non à Clavette. Ce changement de lieu peut s'expliquer de plusieurs façons. Peut-être Claire, âgée de 30 ans pour cette quatrième grossesse, a-t-elle souhaité accoucher en ville, dans une maternité, par précaution médicale. Peut-être la famille a-t-elle temporairement quitté Clavette pendant les derniers mois de la guerre. Ou peut-être Auguste et Claire envisagent-ils déjà de quitter le village pour retourner en ville, où les opportunités professionnelles sont plus nombreuses.

Le prénom Colette, moderne et léger, contraste avec la gravité du contexte. Il témoigne peut-être du soulagement de voir la guerre se terminer, du désir de tourner la page de quatre années d'enfer.

Le recensement de 1911 : une photographie du bonheur

Le recensement décennal de 1911 fournit une photographie précieuse de la famille à Clavette. Auguste y figure comme «chef de foyer», Claire comme son épouse, et la petite Marthe, alors âgée de 2 ans, complète le tableau. Ce document administratif, conservé aux Archives départementales, témoigne de l'enracinement de la famille dans le village.

On imagine le recenseur, fonctionnaire municipal, venant frapper à la porte de la boulangerie, s'installant dans la cuisine pour remplir ses formulaires. Auguste déclare sa profession, Claire est notée comme «sans profession» selon la terminologie de l'époque - même si son travail quotidien est considérable. La petite Marthe, curieuse, observe probablement la scène.

Les années de guerre : épreuves et résilience (1914-1918)

Une famille dans la tourmente

Si Auguste est mobilisé, Claire affronte seule les années de guerre. Cette période est d'une dureté inimaginable pour les femmes de l'arrière, particulièrement celles qui ont des enfants en bas âge et un commerce à faire tourner.

Les journées commencent avant l'aube. Claire doit assurer elle-même la fabrication du pain - tâche épuisante pour une femme enceinte ou allaitante. Le pétrissage manuel de dizaines de kilos de pâte, le portage des sacs de farine, la chaleur du four... Si Auguste a pu former Claire avant son départ, le travail n'en reste pas moins écrasant.

Les fillettes grandissent dans cette atmosphère tendue. Marthe a 5 ans en 1914, âge où l'on commence à comprendre ce qui se passe. Éliane n'a que 2 ans. Elles voient leur mère s'épuiser, entendent parler des morts au front, ressentent l'angoisse ambiante.

Le pain de guerre : pénurie et solidarité

La Grande Guerre bouleverse le métier de boulanger. Dès 1914, le gouvernement impose le contrôle des prix et le rationnement de la farine. Le «pain de guerre» remplace le pain blanc traditionnel : farine moins raffinée, adjonction de maïs, d'orge, de riz, parfois même de châtaignes ou de pommes de terre. Le pain devient grisâtre, lourd, moins goûteux.

À Clavette, petite commune agricole, la situation est peut-être un peu moins difficile qu'en ville : les paysans peuvent fournir directement une partie de la farine, les circuits courts permettent d'atténuer légèrement les pénuries. Mais les réquisitions militaires

ponctionnent lourdement les récoltes, et la main-d'œuvre agricole manque cruellement, les hommes étant au front.

Claire doit jongler avec les tickets de rationnement, les autorisations administratives, les contrôles. La boulangerie devient un lieu stratégique où se joue la survie quotidienne de la population villa-geoise.

Le retour : retrouvailles et reconstruction

Si Auguste survit à la guerre (son décès en 1956 laisse penser qu'il n'a pas été grièvement blessé), son retour doit être un moment bouleversant. Il retrouve trois enfants au lieu de deux, découvre son fils Claude âgé de 4 ou 5 ans, reprend sa place dans le foyer et dans la boulangerie.

Mais comme tous les anciens combattants, Auguste revient transformé par l'expérience du front. Il a vu la mort, la boue des tranchées, les camarades déchiquetés par les obus. Cette expérience traumatique, il la partagera peut-être avec Claire dans l'intimité du couple, ou au contraire l'enfouira au plus profond de lui-même selon le mode masculin de l'époque qui valorise le silence sur les émotions.

Pour Claire, le retour d'Auguste signifie la fin d'années de solitude et de surcharge de travail. Mais il faut aussi réapprendre à vivre ensemble, à partager les décisions, à retrouver une intimité de couple que la séparation a mise entre parenthèses.

L'entre-deux-guerres : stabilité et mobilité (1918-1939)

Le retour à La Rochelle : nouveaux horizons

La famille Bonnet ne reste pas définitivement à Clavette. Entre 1918 et 1922, elle s'installe à La Rochelle même, comme en témoigne la naissance de Colette en ville en 1918. Ce retour vers l'espace urbain reflète probablement plusieurs facteurs.

D'abord, des considérations professionnelles : à La Rochelle, ville de 35 000 habitants dans les années 1920, les opportunités sont plus nombreuses pour un boulanger qualifié. Auguste peut trouver un emploi mieux rémunéré, voire racheter son propre fonds de commerce - rêve de tout ouvrier artisan.

Ensuite, la scolarisation des enfants : en ville, l'accès à l'école primaire est plus facile, et surtout, l'enseignement secondaire n'existe qu'en ville. Si Auguste et Claire ont des ambitions pour leurs enfants, La Rochelle offre davantage de perspectives.

Enfin, le confort de vie : électrification progressive, eau courante, égouts, tramway électrique... La ville moderne du début des années 1920 offre un confort inconnu dans les villages.

Croix-Chapeau : un compromis rural-urbain (1922-1938)

Pourtant, entre juillet 1922 et avril 1938, le couple réside à Croix-Chapeau, commune située à mi-chemin entre Clavette et La Rochelle. Ce choix révèle une stratégie géographique intéressante : garder un ancrage rural (logement moins cher, possibilité d'un petit jardin, air plus sain) tout en restant à proximité de La Rochelle et de ses opportunités.

Ces seize années à Croix-Chapeau constituent la période de stabilité maximale du couple. C'est là que les enfants grandissent vérita-

blement, passent de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte. Marthe passe de 13 à 29 ans : elle traverse l'adolescence, peut-être fait-elle des études, puis se marie probablement dans les années 1930.

Éliane va de 10 à 26 ans : toute sa formation de jeune fille se déroule dans ce cadre.

Claude grandit de 8 à 24 ans : il passe de l'écolier au jeune homme, apprend probablement un métier, fait peut-être son service militaire.

Colette connaît son enfance et son adolescence entière à Croix-Chapeau, de 4 à 20 ans.

Pour Auguste et Claire, ces années sont celles de la maturité. Auguste a entre 44 et 60 ans, Claire entre 34 et 50 ans. C'est l'âge où l'on consolide sa situation professionnelle, où l'on voit ses enfants s'émanciper, où l'on commence à penser à la vieillesse.

Le quotidien d'un couple installé

La vie à Croix-Chapeau s'organise probablement autour de routines bien établies. Si Auguste possède maintenant sa propre boulangerie (hypothèse plausible après vingt ans de métier), Claire tient la boutique avec une autorité acquise par l'expérience. Elle connaît chaque client par son nom, sait qui préfère le pain bien cuit, qui achète à crédit jusqu'à la paye de fin de mois, qui vient bavarder autant qu'acheter.

Les enfants participent probablement au travail familial selon leur âge. Les filles aident leur mère à la boutique, au ménage, à la lessive. Claude, dès l'adolescence, peut commencer à apprendre le métier paternel - perpétuant ainsi la tradition artisanale de transmission père-fils.

Les dimanches après-midi, la famille se retrouve peut-être pour des promenades, des visites à la famille élargie restée à La Rochelle ou Lagord, des parties de cartes ou de dominos dans la cuisine. La vie sociale tourne autour de la paroisse (si la famille est pratiquante), des commerçants du bourg, des quelques associations locales.

Les années 1930 : crises et tensions

Les années 1930 apportent leur lot d'inquiétudes. La crise éco-

nomique mondiale, qui éclate en 1929, atteint la France à partir de 1931-1932. Le chômage augmente, le pouvoir d'achat baisse, les petits commerces souffrent de la concurrence des premières chaînes de distribution.

Pour Auguste et Claire, ces années sont difficiles. La clientèle se fait plus regardante sur les prix, achète moins, préfère parfois le pain moins cher même s'il est de qualité inférieure. Les bénéfices s'amenuisent, il faut serrer les cordons de la bourse.

Sur le plan politique, la France se divise. Les émeutes du 6 février 1934, le Front populaire de 1936, les grèves et les occupations d'usines, l'avènement des congés payés et de la semaine de 40 heures... Ces bouleversements traversent la société française en profondeur.

À Croix-Chapeau, dans leur boulangerie, Auguste et Claire entendent les discussions s'enflammer entre clients. Certains soutiennent le Front populaire et célèbrent les avancées sociales.

D'autres s'inquiètent du «bolchevisme», craignent pour l'ordre social. Le couple, probablement modéré politiquement comme la majorité des petits artisans, navigue entre ces tensions.

En Europe, la montée des périls se fait chaque jour plus menaçante. Hitler au pouvoir en Allemagne depuis 1933, l'Anschluss autrichien en 1938, les accords de Munich la même année... Auguste, ancien combattant de 14-18, doit sentir avec effroi que la guerre menace à nouveau. Et il a maintenant un fils de 24 ans, mobilisable...

Les années noires : occupation et survie (1939-1945)

Le retour à La Rochelle : dans la gueule du loup

Entre 1938 et 1945, la famille se réinstalle à La Rochelle. En décembre 1945, Claire réside à Puyvineux (commune de Saint-Christophe), puis le couple reviendra définitivement à La Rochelle. Ces déménagements successifs témoignent peut-être d'une certaine précarité liée à la guerre, ou de stratégies de survie obligeant à bouger selon les opportunités.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate en septembre 1939, Auguste a 60 ans, Claire 51 ans. Leurs quatre enfants sont adultes : Marthe a 30 ans, Éliane 27 ans, Claude 25 ans, Colette 21 ans.

La débâcle de mai-juin 1940 plonge la France dans le chaos. La Rochelle est occupée par les Allemands le 23 juin 1940. Pour Auguste et Claire, commence alors quatre années d'une épreuve qui égale voire surpasse celle de 14-18.

La Rochelle, forteresse nazie

Les nazis font de La Rochelle-La Pallice l'une des cinq grandes bases sous-marines de l'Atlantique. D'immenses bunkers de béton armé sont construits pour abriter les sous-marins U-Boot qui partent traquer les convois alliés. La ville se couvre de fortifications, de blockhaus, de barbelés. Les Allemands réquisitionnent les meilleurs logements, imposent le couvre-feu, contrôlent tous les déplacements.

Pour Auguste et Claire, la présence allemande est omniprésente et oppressante. Soldats en uniforme partout, patrouilles, contrôles d'identité, interdictions multiples... La vie quotidienne devient un parcours d'obstacles bureaucratiques et de dangers potentiels.



Le pain sous l'Occupation : pénurie et réglementation

Auguste, s'il exerce encore son métier (il a 62 ans en 1940, âge où certains sont encore actifs), se retrouve dans une situation terrible. Le rationnement, instauré dès septembre 1940, impose des cartes d'alimentation strictement contrôlées. Les tickets de pain sont distribués selon les catégories de population : travailleurs de force, travailleurs ordinaires, femmes, enfants, personnes âgées.

La qualité du pain se dégrade considérablement. La farine de blé est rare, réquisitionnée en priorité pour l'Allemagne. Le «pain national» ou «pain de guerre» contient à peine 50% de blé, le reste étant constitué de farines de maïs, d'orge, de riz, de pommes de terre déshydratées, voire de sciure de bois dans les pires moments. Le pain est gris, compact, lourd, difficile à digérer, mais c'est souvent le seul aliment disponible en quantité (relativement) suffisante. Auguste doit fabriquer ce pain répugnant sous le contrôle sourcilleux des autorités allemandes et du régime de Vichy. Les quantités sont strictement réglementées, les détournements sévèrement punis. Un boulanger pris à vendre du pain sans tickets risque de lourdes amendes, voire la déportation.

Claire, à la boutique, doit gérer les files d'attente interminables, les récriminations des clients affamés, les tensions liées à la pénurie. Certains supplient pour une ration supplémentaire, invoquent des enfants malades, des vieillards affaiblis. D'autres dénoncent ceux qu'ils soupçonnent de se servir au marché noir. L'atmosphère est

empoisonnée par la faim, la peur, la délation.



Le marché noir : dilemme moral

Comme tous les boulanger, Auguste est probablement sollicité pour le marché noir. Des clients offrent des sommes importantes pour du «vrai» pain blanc, fabriqué clandestinement avec de la farine détournée. La tentation est forte : l'argent manque, les prix officiels sont dérisoires, les risques semblent gérables si l'on est prudent.

Auguste et Claire ont-ils cédé ? Ont-ils fabriqué du pain clandestin pour survivre ou pour aider des clients fidèles ? Ou sont-ils restés strictement dans la légalité, refusant de prendre des risques à leur âge ? Impossible de le savoir, mais ce dilemme a certainement hanté le couple pendant ces années.

Le destin des enfants : angoisse parentale

L'inquiétude majeure d'Auguste et Claire concerne leurs enfants, tous en âge d'être victimes de la répression nazie ou des réquisitions.

Claude, né en 1914, a 26 ans en 1940, 29 ans en 1943 quand est instauré le Service du Travail Obligatoire (STO) qui envoie les jeunes

Français travailler de force en Allemagne. A-t-il été prisonnier lors de la débâcle de 1940 ? Déporté au STO ? A-t-il réussi à échapper aux réquisitions en se cachant ou en trouvant un emploi protégé ? Chaque coup frappé à la porte fait bondir Auguste et Claire, craignant l'arrestation.

Les trois filles, même si elles sont moins directement menacées, vivent aussi dans la peur. Si elles sont mariées, leurs maris sont mobilisables, prisonniers, ou contraints au STO. Si elles ont des enfants, il faut les nourrir dans la pénurie généralisée.

Les repas familiaux, quand la famille peut se réunir, sont probablement des moments à la fois précieux et tendus. On échange des nouvelles à voix basse, on partage les maigres ressources, on se réconforte mutuellement. Claire, en mère poule, essaie de nourrir tout le monde, cachant sa propre faim. Auguste rumine ses angoisses, impuissant à protéger les siens.

La Libération... différée

Contrairement au reste de la France, libérée entre juin et décembre 1944, La Rochelle reste occupée jusqu'au 8 mai 1945. Déclarée «poche de l'Atlantique», la ville et sa région sont encerclées par les forces françaises et alliées mais les Allemands refusent de se rendre, espérant une victoire finale impossible.

Ces derniers mois, de septembre 1944 à mai 1945, sont particulièrement terribles. La ville est bombardée à plusieurs reprises par l'aviation alliée visant la base sous-marine. Le quartier de La Pallice est détruit à 95%. Les obus tombent, les maisons s'effondrent, les incendies ravagent des rues entières.

La pénurie devient absolument dramatique. Plus aucun approvisionnement extérieur n'arrive. La ration de pain tombe à 150 grammes par jour, parfois moins. La population affamée mange des rutabagas, des topinambours, de l'herbe bouillie. Les vieillards et les enfants dépérissent.

Auguste et Claire, à 66 et 57 ans, traversent ces mois apocalyptiques en puisant dans leurs dernières forces. Chaque journée est une victoire sur le désespoir. Ils pensent à leurs enfants, peut-être dispersés, dont ils sont souvent sans nouvelles. Ils s'accrochent l'un à l'autre, leur couple forgé par tant d'épreuves étant leur ultime refuge.

Quand enfin, le 8 mai 1945, les Allemands rendent les armes (le

jour même de la capitulation générale du Reich), l'émotion est indescriptible. Auguste et Claire ont survécu. Leurs enfants aussi, espérons-le. La paix, enfin.

L'après-guerre : reconstruction et vieillesse (1945-1956)

Un pays à reconstruire

La France de 1945 est exsangue. Six années de guerre ont tué 600 000 personnes, détruit d'innombrables infrastructures, ruiné l'économie. Le rationnement persiste jusqu'en 1949. Le marché noir continue. Les pénuries sont quotidiennes.

À La Rochelle, la reconstruction sera longue. 35% de la ville est détruite, notamment le quartier de La Pallice. Les bunkers nazis, masses de béton indestructibles, défigurent le paysage pour des décennies.

Auguste, âgé de 67 ans en 1945, cesse probablement progressivement son activité. La retraite des artisans, encore mal assurée, est souvent synonyme de précarité. Heureusement, les quatre enfants sont là pour aider leurs parents vieillissants.

Les joies de la grand-parentalité

Une consolation majeure illumine ces années d'après-guerre : Auguste et Claire deviennent grands-parents, probablement plusieurs fois. Leurs quatre enfants, tous mariés (ou sur le point de l'être), fondent leurs propres familles.

Marthe, Éliane, Claude et Colette amènent régulièrement leurs bambins voir papy Auguste et mamie Claire. La petite maison rochelaise s'emplit de rires d'enfants, de gazouillis de bébés.

Claire, qui a tant souffert et travaillé, connaît enfin la douceur de dorloter des petits-enfants sans avoir la responsabilité épuisante de leur éducation quotidienne.

Auguste, vieil artisan fatigué, trouve peut-être dans ces moments la récompense d'une vie de labeur. Il raconte peut-être aux petits

son métier de boulanger, leur apprend à reconnaître une belle miche, leur donne en cachette un morceau de pain encore chaud.

Un couple soudé par l'adversité

Après 49 ans de mariage, Auguste et Claire forment un vieux couple uni par une intimité profonde. Ils ont traversé ensemble deux guerres mondiales, élevé quatre enfants, affronté la pénurie, le deuil, l'angoisse. Cette histoire commune a tissé entre eux des liens indéfectibles.

Leur amour n'a probablement rien de romantique au sens moderne. C'est une affection solide, faite de respect mutuel, de complicité quotidienne, d'habitudes partagées. Ils se connaissent par cœur, devinent les pensées de l'autre, se complètent naturellement.

Les témoignages d'époque sur les couples âgés décrivent souvent cette tendresse bourrue, ces petites attentions discrètes qui disent l'attachement mieux que les grands mots. Auguste veille probablement sur la santé de Claire, lui reproche de se fatiguer. Claire gronde Auguste quand il ne prend pas ses médicaments, lui mitonne des petits plats qu'il aime.

Ils parlent de leurs souvenirs, de la boulangerie de Clavette, des enfants petits, des temps difficiles qu'ils ont traversés. Ils évoquent aussi les disparus : la mère d'Auguste, morte en 1924, les frères et sœurs, les amis. À cet âge, le cercle se rétrécit inexorablement.

Les derniers mois

Au début de 1956, Auguste sent probablement ses forces décliner. À 77 ans, dans la France de l'époque, c'est un âge avancé. Les maladies cardiovasculaires, le cancer, les infections respiratoires emportent alors rapidement les vieillards.

Claire, à 68 ans, est encore relativement valide. Elle s'occupe de son mari avec un dévouement qui ne se dément pas. Les enfants viennent régulièrement, apportent de quoi manger, des nouvelles des petits-enfants, un peu de réconfort. Le 26 avril 1956, deux jours avant son 78e anniversaire, Auguste Bonnet s'éteint à La Rochelle. La cause exacte du décès n'est pas connue, mais peu importe : une vie s'achève, une longue vie de travail et de courage.

Claire, veuve : les douze dernières années (1956-1968)

Le choc du veuvage

Pour Claire, âgée de 68 ans, la mort d'Auguste est un déchirement. Après 49 ans de vie commune, la moitié d'un couple ressent l'amputation comme une mutilation physique. Le lit est trop grand, la maison trop silencieuse, les journées trop longues.

Le deuil suit alors des codes stricts : vêtements noirs portés pendant au moins un an, souvent plus. Réclusion sociale relative. Visite quotidienne au cimetière. La veuve porte ostensiblement le souvenir de son défunt, entretient sa mémoire, parle de lui au présent. Mais Claire a une force intérieure forgée par les épreuves. Elle a perdu son père à neuf mois, élevé quatre enfants dans des périodes terribles, survécu à deux guerres. Elle ne s'effondre pas.

Une grand-mère au cœur de sa famille

Claire trouve un réconfort dans sa famille. Ses quatre enfants, tous proches (géographiquement et affectivement), l'entourent de leur affection. Marthe a 47 ans, Éliane 44 ans, Claude 42 ans, Colette 38 ans. Eux-mêmes parents, ils comprennent ce que leur mère a accompli pour eux.

Les petits-enfants, adolescents ou jeunes adultes, viennent voir «mémé Claire». Elle leur raconte peut-être des histoires de sa jeunesse à Lagord, de la vie à Clavette, de la guerre. Elle transmet ainsi une mémoire familiale précieuse, fait le lien entre les générations. Claire voit peut-être naître des arrière-petits-enfants dans les années 1960. Quatre générations se côtoient, témoignage de la longévité croissante dans la France des Trente Glorieuses.

La France des années 1960 : un monde nouveau

Les douze dernières années de Claire se déroulent dans une France en pleine mutation. Les Trente Glorieuses battent leur plein : croissance économique forte, plein emploi, modernisation rapide, consommation de masse.

À La Rochelle, la ville se transforme. Les destructions de la guerre sont effacées. Les vieux quartiers insalubres sont détruits pour construire des immeubles modernes. Le port décline mais le tourisme se développe. Les premières automobiles envahissent les rues. La télévision fait son apparition dans les foyers.

Pour Claire, née en 1888 dans une France rurale et traditionnelle, ces changements sont vertigineux. Elle a vu l'arrivée de l'électricité, de l'eau courante, du téléphone, de l'automobile, de l'aviation, de la télévision, de l'électroménager... En 80 ans, le monde a plus changé qu'en plusieurs siècles.

Mai 68 : une centenaire dans la tourmente

En mai 1968, Claire a 80 ans. Assiste-t-elle, médusée, à la révolte de la jeunesse, aux barricades, aux grèves généralisées, à la remise en cause de toutes les autorités ? À La Rochelle, comme partout en France, les manifestations étudiantes, les occupations d'usines, les débats passionnés bouleversent l'ordre social.

Claire, élevée dans le respect des hiérarchies, des traditions, de la famille, comprend-elle ces jeunes qui contestent tout ? Ou, femme intelligente qui a traversé tant d'épreuves, perçoit-elle la légitimité de cette aspiration à plus de liberté, d'égalité, de justice ?

La fin d'une longue route

Le 14 août 1968, Claire Brunet, veuve Bonnet, s'éteint à La Rochelle à l'âge de 80 ans. Quatre-vingts années d'une vie extraordinairement riche, traversant de la Belle Époque à Mai 68, de la France rurale à la société de consommation, de l'enfance orpheline à l'arrière-grand-maternité.

Ses quatre enfants l'entourent probablement dans ses derniers moments. Marthe a 59 ans, Éliane 56 ans, Claude 54 ans, Colette 50 ans. Tous ont dépassé la cinquantaine, sont solidement établis dans la vie. Claire peut partir en paix, sachant sa descendance

assurée.

Les funérailles rassemblent plusieurs générations : les enfants, les petits-enfants, peut-être des arrière-petits-enfants. On se remémore cette femme courageuse, discrète, dévouée, qui a affronté tant d'épreuves avec dignité.

Épilogue :

un héritage de longévité

Un fait remarquable caractérise la descendance d'Auguste et Claire : la longévité exceptionnelle de leurs quatre enfants.

Marthe décède en 1992 à 83 ans, ayant connu la chute du Mur de Berlin, la fin de l'URSS, la guerre du Golfe, l'Union européenne.

Éliane meurt en 2002 à 90 ans, dans un monde transformé par Internet, les téléphones portables, la mondialisation.

Colette s'éteint en 2005 à 87 ans, après avoir vu les attentats du 11 septembre 2001 bouleverser le monde.

Claude disparaît en 2006 à 92 ans, doyen de la fratrie, ayant traversé presque tout le XXe siècle et le début du XXIe.

Cette longévité témoigne des progrès de la médecine, de l'amélioration des conditions de vie, mais aussi peut-être d'une robustesse héréditaire. Auguste et Claire, bien que nés dans une époque de forte mortalité, ont transmis à leurs enfants une constitution solide et, surtout, des valeurs de travail, de sobriété, de résilience qui ont contribué à leur longévité.

Conclusion : portrait d'un couple ordinaire et extraordinaire

L'histoire d'Auguste et Claire Bonnet est à la fois banale et exceptionnelle. Banale, car elle ressemble à celle de milliers de couples d'artisans français du XXe siècle : mariage, enfants, travail acharné, épreuves traversées avec courage, fidélité jusqu'à la mort. Extraordinaire, car chaque vie humaine est unique, et celle-ci traverse une période historique d'une richesse inouïe. De 1888 à 1968 pour Claire, de 1878 à 1956 pour Auguste, c'est presque un siècle d'Histoire qui défile : industrialisation, guerres mondiales, mutations sociales, révolutions technologiques.

Leur couple, uni pendant 49 ans, illustre la solidité des liens forgés par l'adversité partagée. Auguste et Claire n'ont probablement pas connu le coup de foudre romantique, mais ils ont construit jour après jour une intimité profonde, une complicité quotidienne, un respect mutuel qui constituent l'essence même de l'amour conjugal.

Dans leur boulangerie de Clavette, de Croix-Chapeau ou de La Rochelle, ils ont nourri leurs concitoyens du pain quotidien, aliment symbolique s'il en est. Ce métier humble mais essentiel les a placés au cœur de la vie sociale, témoins privilégiés des joies et des peines de leur communauté.

Ils ont élevé quatre enfants qui leur ont fait honneur en vivant longtemps et bien. Ils ont fondé une lignée qui se perpétue jusqu'à aujourd'hui, transmettant à travers les générations un héritage immatériel fait de courage, de travail, de fidélité aux valeurs familiales.

En reconstituant leur histoire à partir des archives, nous rendons hommage à ces anonymes qui ont fait la France. Auguste et Claire ne sont pas dans les livres d'Histoire, mais ils sont l'Histoire. Leur vie ordinaire est extraordinairement précieuse, car elle nous relie à nos racines, nous rappelle d'où nous venons, éclaire le présent par

le passé.

Qu'ils reposent en paix dans le caveau familial du cimetière de La Rochelle. Leur souvenir, ravivé par ce récit, traverse le temps et honore leur mémoire.

